

Lettre à Dany Laferrière

Hélène Lépine

Number 115, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lépine, H. (2007). Lettre à Dany Laferrière. *Moebius*, (115), 121–124.

LETTRE À DANY LAFERRIÈRE

Un vendredi soir, il y a plus de dix ans, dans un collège de Montréal. Vous participez à une soirée littéraire à laquelle je prends part également. Vous êtes si curieusement isolé et muet en attente du début des lectures que je n'ose vous aborder. Pourtant, Haïti, pourtant l'île de Quisqueya où j'ai habité plus de sept ans. J'aurais aimé parler avec vous du giraumont et du maïs semés sous la lune nouvelle, de la jeune Victoire parquée dans un camion de bétail avec ses compatriotes coupeurs de canne, des liens tissés dans le secret des misères semblables. Ce soir-là, vous lisez, je vous écoute, avant de lire à mon tour.

Nous nous sommes retrouvés quelques années plus tard, un dimanche matin, sur une même page de journal. Haïti, votre univers de nouveau, vos mots pour l'explorer dans un livre qu'on commente avec ardeur. Le mien vient aussi de sortir, nous partageons fictivement une île, chacun une moitié, mais à l'inverse, on me recommande le silence. Je ne suis pas du lieu. Parler d'Haïti ou de l'autre moitié de l'île vous revient.

Émile Ollivier, si regretté, si généreux de ses soleils, m'a ramenée sur l'île de sa voix unique, ce velours infini, alors qu'il lisait publiquement un de ses écrits, une lettre à une très aimée. Nous avons par la suite évoqué en conversant odeurs et saveurs familières. Nous avons aussi échangé des images par nos écrits. Quand il nous a quittés, vous nous avez aidés à absorber le choc alors que vous présidiez la cérémonie en sa mémoire à l'Université de Montréal. C'est là que j'ai retrouvé vos mots et apprécié leur authenticité, leur souplesse, leur bon dosage d'humour et de vérité lancinante, leur chaleur. Ils m'ont

ramenée dans la patrie de l'échange chaleureux qui était celle d'Émile Ollivier et que j'aimais fréquenter.

Dans cette patrie de l'échange peut vivre et survivre une passion commune à plusieurs : la littérature. Dans les mots de vos chroniques dominicales, vous en traitez avec ce même souci de franchise et de souplesse, de façon à la laisser se déployer pour ce qu'elle est, un archipel aux mille reliefs à découvrir. Vous éveillez l'intérêt pour l'un ou l'autre sans redouter l'écart temporel ou culturel, sans taire vos préférences ou les imposer coûte que coûte, en explorant le flamboyant et l'intime, en laissant entendre la voix en majeur ou en mineur. Vous faites un détour par Gombrowicz pour parler d'Hélène Dorion, vous vous attardez à Sophie Létourneau, à Foer. C'est cette ouverture que je voudrais saluer ici. C'est elle qui m'a poussée à vous écrire et à vous envoyer mon dernier roman, que vous avez pris le temps de lire et de commenter. Et encore une fois, Haïti. Les lignes que vous lui avez consacrées figureraient après un long article sur Jacques Roumain et *Les gouverneurs de la rosée*, qu'un passionné de littérature de l'autre moitié de votre île m'avait mis entre les mains il y a trente ans et que j'avais tant aimé. Jacques Roumain à qui vous rendez hommage en ce mois de septembre, à Montréal.

Encore une fois, l'échange, comme condition de survie des écrits et des hommes. L'échange pour lutter contre le silence, regrouper les voix divergentes, les entendre et les laisser débattre d'aplomb. Tout cela pour goûter la liberté de pensée et de parole, si précieuse. Tout cela pour outrepasser les limites de l'indifférence ou des fauxsemblants d'harmonie et, peut-être, tenter de réduire les déséquilibres.

Paul Celan écrivait à Hans Bender qu'il ne voyait pas de différence entre une poignée de main et un poème. Bien sûr, il y a toutes sortes d'écriture et ceux qui les reçoivent, qui participent de la poignée de main, de l'échange, sont eux aussi de mille et une natures. Il faut le poème, le théâtre, le roman, la chronique. Et la chronique, c'est là où vous tendez régulièrement la main, là où se retrouve aussi l'écrivain que vous êtes, tout attention, tout regard, tout oreille, qui tente de lire le monde. En

témoignant de la valeur de Bernard Frank, ancien chroniqueur du *Matin*, du *Monde* et du *Nouvel Observateur*, à l'occasion de son décès, (*La Presse*, 19 nov. 2006), vous disiez : « C'est lui qui a introduit dans mon esprit l'idée qu'on pouvait continuer à être un écrivain dans un journal. Ce n'était pas pour lui une question de talent, mais de posture. » Vous-même, vous vous appliquez dans un journal à parler, à écrire ce à quoi s'attache votre regard qui refuse la dérobade.

Le risque de se prononcer est toujours grand dans une société « ouatée » comme la nôtre, pour reprendre un de vos mots, mais l'échange sain et costaud doit à tout prix prévaloir. Les choses doivent se dire, sans précaution, sans mensonge, ce miroir étamé qui cautionne le non-dit et les déséquilibres. Se prononcer ne force pas l'autre à se taire, au contraire, cela l'invite au débat, à l'échange de perceptions, de connaissances, de réflexions, et favorise une lecture plus nuancée des idées et des faits.

Écrire que « Miron chemine dans le cœur de son peuple et n'a pas besoin qu'on en fasse un héros de papier » (*La Presse*, 19 nov. 2006) cherche à prévenir un déséquilibre, celui de faire glisser le mythe dans un trop-plein. Écrire « méfions-nous de la pureté identitaire qui conduit certainement à l'intolérance » (*La Presse*, 3 déc. 2006) nous enjoint à éviter une autre forme de déséquilibre, plus grave, qui nous guette chaque jour davantage. Braquer l'œil réel ou imaginaire sur les dérives auxquelles mènent toutes formes d'exclusion, toutes formes de « racismes », et écrire ce que le regard perçoit comme vous le faites dans *Vers le Sud* (Boréal, 2006), que cela plaise ou non, est bien de l'ordre de l'échange, de la main tendue, de qui offre une perspective en partage et tend l'oreille à la réplique pour que se clarifient les malentendus. Sous l'apparente légèreté et la singulière insolence, on découvre des façons peut-être désespérées de combler les manques causés par la mise au ban, l'exploitation ou le mépris, qu'ils soient ressentis par certaines femmes du Nord face à des hommes arrogants ou indifférents de « leur propre race », ou qu'ils le soient par les hommes du Sud face aux populations du Nord. Vous y dénoncez des racismes qui privent

l'autre de dignité, du pouvoir sur sa vie, d'un avenir véritable.

Tout est question de posture, disait Bernard Frank. Précisément, de posture et d'ouverture. Cet été, dans un gîte tout près de l'abbaye de Jumièges en Normandie, une dame de Strasbourg, reconnaissant mon accent d'ici, m'a longuement parlé de vous. Dernier croisement de nos routes à ce jour. Elle m'a dit ne rater aucune de vos interventions publiques en France. Elle a cité de vos phrases qui l'ont frappée lors d'interviews et j'ai compris en l'écoutant que, comme moi, elle approuvait particulièrement la façon dont vous exercez votre « droit de regard » et votre « devoir de parole ». On peut être d'accord ou pas, la table est mise pour que circulent les vues, pour qu'il n'y ait pas disette de l'esprit et du cœur.

Hélène Lépine
septembre 2007